

vers les bois et les vallons qui environnent le château de Saint-Amand, sa droite appuyée au hameau de Béthancourt et sa gauche au village de Chevincourt.

La suite de ce long récit sera donnée à la prochaine séance et clôturera ainsi l'intéressante étude de notre confrère sur les séjours de la 53^e D.I. dans l'Oise pendant la guerre.

••

Guillaume de Flavy et les historiens

par M. MESTRE

C'est un chapitre de critique assez délicat, mais nécessaire pour établir une classification qui soit une mise au point entre la légende et l'histoire.

D'ailleurs, ce travail a été grandement facilité par les études de M. Pierre Champion sur le même sujet. Aussi, pour l'appréciation de la valeur des sources de l'histoire de Guillaume de Flavy, l'autorité de cet historien est-elle souvent précieuse à invoquer.

Avec Quicherat, M. Pierre Champion est un des rares auteurs dont les jugements sur Guillaume de Flavy soient fondés sur des faits et des documents.

Avec cette méthode, on a bientôt fait bon marché de toutes ces répétitions plus ou moins éloquentes, mais sans fondements, qui dénaturent si odieusement la figure, le caractère et l'œuvre de celui qui fut capitaine de Compiègne de 1429 à 1448.

••

Au sujet du repérage par le son.

par M. J. BOUZARD

Bien qu'ayant rendu de très grands services pendant la dernière guerre, le service

de repérage par le son était peu connu, du moins dans sa manière d'opérer.

Au début des hostilités, les Allemands employèrent des canons à longue portée, de 12 à 15 kilomètres, dont la vitesse initiale des projectiles était plus grande que celle du son (340 m. à la seconde), et au sujet desquels les tables de tir nous étaient inconnues. La détermination des emplacements de batteries, même en se rendant sur des points culminants, devenait difficile, sinon impossible.

Des observations faites, on conclut que les tirs à longue portée provoquaient une onde sonore dont la vitesse correspondait à celle de l'obus. En outre, cette onde s'élargissait et formait un sillage en cône à la pointe comme le sillage laissé en mer par un navire en marche.

Divers appareils de repérage furent essayés ; malheureusement, ils n'étaient pas très sensibles et donnaient lieu à des interprétations inexactes.

C'est alors qu'en 1915 l'autorité militaire fit appel à M. l'Ingénieur hydrographe en chef de la Marine, colonel L. Driencourt, dont la science éprouvée permettait tous les espoirs. Il fut chargé de l'organisation et de la mise au point du service de repérage, par le son, des pièces d'artillerie ennemie.

Après avoir examiné et essayé les divers appareils ou systèmes préconisés, le nouveau chef de service conclut à l'adoption du microphone téléphonique, modèle « Solid-back », dont la puissance et la très grande sensibilité permirent de rectifier les erreurs premières.

On put reconnaître que le bruit perçu par les observateurs après chaque tir n'était pas celui de la déflagration de la poudre au départ de l'obus, mais bien une onde déterminée par un projectile plus rapide que le son, et que l'on appela « onde de choc » ou onde balistique qui venait, en premier lieu, frapper les oreilles des observateurs.

L'onde de bouche, au contraire, ou onde de détonation produite par l'explosion de la poudre dans l'âme du canon n'était entendue qu'en second lieu. et plus faiblement.

Toutes les théories émises jusqu'à ce jour s'écroulèrent et, dès ce moment, les calculs devinrent précis.

M. l'Ingénieur hydrographe en chef Drien-court avait été mis sur cette voie en 1910 lors de sa désignation, en compagnie du colonel, plus tard général Ferrié, pour aller aux Etats-Unis vérifier la différence de longitude existant entre Paris et New-York.

Les expériences eurent lieu à l'aide des signaux radiotélégraphiques, lancés pour la première fois à travers l'Atlantique par la Tour Eiffel. Elles furent reçues correctement par le poste américain, à l'aide de cet appareil sensible déjà connu : le téléphone.

En mars 1918, en vue de leur marche sur Paris et pour déterminer l'affolement de la population, les Allemands installèrent près de Laon, à 140 kilomètres de la Capitale, trois pièces de marine spécialement allongées pour un tir à très longue portée. Afin de camoufler ces nouveaux engins et tromper notre service de repérage, quatre grosses pièces de portée moindre avaient été placées en avant, et devaient entrer en action en même temps que les trois autres.

Alerté, le service de repérage français indiqua la situation exacte des « Bertha », tout en éventant la ruse des quatre pièces de moindre portée.

Et, le 3^e jour, une des 3 pièces de marine ennemies était mise hors d'usage par notre propre tir contrôlé, qui opérait avec une précision telle que nos projectiles tombaient dans un rayon maximum de 15 à 20 mètres de la pièce repérée, quand elle ne la détruisait pas.

Au moment de l'armistice, ce service de repérage avait fait ses preuves et possédait, organisées sur tout le front, 50 sections d'observateurs.

Les éminents services rendus par M. l'Ingénieur hydrographe en chef de la Marine, colonel L. Driencourt, ne s'arrêtent pas là. C'est à son initiative que nous devons l'établissement des cartes ou plans-directeurs utilisés pendant la guerre, et établis de manière uniforme pour tout le front.

*
**

Ordre du jour de la prochaine séance, qui aura lieu le mercredi 20 juillet, à 2 h. 30, à l'Hôtel de Ville :

M. MOURICHON. — L'origine celtique du nom de « Compiègne ».

M. MOURICHON. — Compiègne vu par une Parisienne en 1867.

M. HÉMERY. — Les séjours de la 53^e D. I. dans l'Oise : Bataille pour Compiègne (*fin*).

D^r OZANNE. — Histoire de Choisy-au-Bac (*suite*).

M. PHILIPPOT. — Le 95^e Congrès de la Société française d'Archéologie à Aix et Nice.
